

Élisabeth CASTADOT

Université de Mons

NOTRE LANGUE, DE LÉOPOLD COUROUBLE : RÉSISTANCE À LA NORME LINGUISTIQUE OU RÉSISTANCE À L'INTERPRÉTATION ?

Ayons donc pour les livres des Anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles ; qu'elles changent avec les temps ; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement¹.

Le regretté Julos Beaucarne, poète, conteur et chanteur belge qui nous a quittés en septembre 2021, avait produit, en 1976, un aphorisme qui semble étrangement faire écho à *Notre langue*, l'œuvre dont il sera ici principalement question. Dans *Les communiqués colombo-philes*, le poète proposait de brèves annonces déclamées d'un ton docte et officiel, en réalité fantaisistes et burlesques. L'une des pages de l'album s'intitule *Quinzaine du bon langage* ; on y entend Beaucarne déclarer, d'une voix trainante : « Dans le cadre de la quinzaine du bon langage, ne disez [*sic*] pas “disez” ; disez [*sic*] “dites” ». Le ressort plaisant et parodique de cette déclaration repose sur une décrédibilisation de la voix de l'autorité censée connaître et imposer la

¹ Jean de La Bruyère, « Discours sur Théophraste », dans *Les Caractères* [1688], Paris, Flammarion, 1880, p. 10.

norme linguistique, la « bonne » expression, ainsi que sur un estompage de la limite entre formes « à intégrer » et « à rejeter ».

Quelque quatre-vingts ans plus tôt, Léopold Courouble (1861-1937) – également belge francophone, mais bruxellois – avait quant à lui rédigé un bref ouvrage intitulé *Notre langue*, paru chez l'éditeur bruxellois Lacomblez en 1898, puis republié en 1900 dans une édition revue et augmentée. Le texte s'accompagnait dès la première édition d'un appendice, et d'un bref récit, intitulé *Notre accent*. Certains extraits de l'œuvre étaient par ailleurs parus auparavant¹ dans le *Journal des Tribunaux*, signés du pseudonyme « Maître Chamailac ».

L'analyse de *Notre langue*, dans sa version de 1900², offre une perspective sur une conscience linguistique et un type de rapport à la langue, appréhendée comme un système de valeurs et de variations dans lequel le sujet parlant cherche toujours à s'inscrire entre adhésion et résistance à des normes, entre attachement charnel et distance critique par rapport aux idiotismes familiers. *Notre langue* constitue un texte hybride, composite et sans doute par là déroutant, de sorte que les rares anthologies et travaux qui l'évoquent ne font référence qu'à l'introduction et à un seul des types de « textes » qui le composent : les sections intitulées « Affiche ».

Ces parties ont sans doute marqué les esprits car elles apparaissent clairement comme parodiques, cocasses. Mais comment lire dans sa totalité ce faux guide de correction linguistique ? Cette apparente pochade, presque potache, peut-elle aussi se lire comme une forme de résistance et d'esquive ? La résistance à une « mauvaise langue » (l'introduction s'ouvre sur un catégorique « Nous parlons mal³ ») ne se double-t-elle pas d'un langage de résistance, contre la standardisation et le rejet de la variété, mais aussi contre toute lecture qui tenterait d'interpréter le texte de façon univoque ?

¹ Cf. George Ramaekers, *Léopold Courouble*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1913, p. 25.

² Léopold Courouble, *Notre langue*, Bruxelles, Lacomblez, 1900. (Désormais *NL*) Par rapport à la 1^{re} édition (1898), la version de 1900 ne comporte pas de modifications majeures ; elle est cependant légèrement remaniée, corrigée et surtout augmentée d'une section de présentation pour le 5^e et dernier chapitre, afin de proposer la même structure que celle des quatre autres chapitres. L'appendice se trouve également amplifié d'une dizaine de propositions.

³ *NL*, p. 11.

Pour traiter ces questions, il convient de situer *Notre langue* dans le parcours de Léopold Courouble, et dans le contexte des lettres belges francophones de la fin du XIX^e siècle, d'analyser la structure de l'ouvrage, pour en souligner quelques particularités stylistiques, et de mettre enfin en rapport la démarche de l'auteur avec le concept de « résistance », tel qu'envisagé par la philosophe Françoise Proust. Toutefois, il restera inévitablement des points d'interrogation, des zones d'ombre ; d'une part car c'est un trait récurrent chez cet auteur que de cultiver le masque, le pseudonyme, le renversement qui bouleverse les positions et le sens initialement établis ; et d'autre part car toute résistance se constitue, par essence, comme « agencement à la fois compact et fissuré¹ ».

PAS DE LÀ ; PAS D'ICI : UNE JEUNESSE ENTRE BRUXELLES ET PARIS, ENTRE LE CONGO ET LES ÉTATS-UNIS

La situation sociale du jeune Léopold Courouble, fils de riches bourgeois citadins, semble plutôt habituelle pour un auteur au tournant des XIX^e et XX^e siècles :

Son père et sa mère étaient nés, eux aussi, dans la capitale. Auguste-Joseph-Prosper Courouble était négociant en papiers. [...]. C'est dans ce milieu actif, confortable et paisible que Léopold et sa sœur vécurent leur prime enfance².

Mais une rupture fondatrice marque cette existence : le jeune garçon est envoyé en France, en pension dans des collèges et lycées parisiens.

Il y sera scolarisé de sept à seize ans (à l'exception de l'année 1870, où il revient à Bruxelles à cause de la guerre franco-prussienne³). Le jeune Léopold grandit donc la plupart du temps isolé de sa famille, au contact d'une variété linguistique et d'une prononciation qui ne

¹ Françoise Proust, *De la résistance*, Paris, éditions du Cerf, 1997, p. 9.

² Gustave Vanwelkenhuizen, « Courouble », dans Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, *Biographie nationale*, tome 2096, 1973, p. 98. En ligne : www.academieroyale.be/Academie/documents/FichierPDFBiographieNationaleTome2096.pdf, consulté le 30 juin 2022.

³ Cf. Paul Delsemme, « Léopold Courouble. Biographie ». En ligne : www.arllfb.be/composition/membres/courouble.html, consulté le 30 juin 2022.

correspondent pas aux sonorités et aux formes du français dans lequel il était venu au langage. Dans différents récits autobiographiques, il évoque cet exil, et cet isolement au sein même du système collectiviste qu'est un pensionnat :

Ah ! quand aujourd'hui je songe à ces années terribles, je m'épouvante encore et m'étonne toujours qu'un matin, après le son du tambour, le pion traversant le dortoir, n'ait pas secoué dans son lit étroit le petit Belge, non pas retardataire cette fois, mais mort enfin, entre les draps rudes, épuisé de chagrin, suffoqué de désespoir... [...]

Qui sait ! L'âme en garde de cruelles empreintes, s'en déforme peut-être. Elle entre mal dans la vie¹.

Courouble note que, tout jeune enfant, il s'est trouvé épinglé, ramené à cette identité de « petit Belge », et par là même isolé dans ce nouvel environnement hiérarchisé et rigide.

L'idée que ce déracinement constitue un socle fondateur pour la construction de son regard d'écrivain apparaît dès 1903. Dans une notice bio-bibliographique que rédige René Bertaut – qui a également commenté l'œuvre de Charles De Coster – figure l'observation suivante :

D'où vient donc cette sorte d'hybridité, comment expliquer cette apparence de contradiction entre l'homme et son œuvre [...] ? Cette troublante anomalie s'explique bien simplement lorsque l'on connaît la vie de M. Courouble.

[...] il subit pendant ses premières années l'influence du milieu vieux-bruxellois, c'est-à-dire bien imprégné de marolianisme.

Lorsque vint l'âge des études, l'enfant fut brusquement transplanté dans les environs de Paris au lycée de Vanves².

La « transplantation » et ses effets bouleversants se reproduiront à l'adolescence, âge de questionnements identitaires par excellence.

En effet, à seize ans, Courouble quitte le lycée Louis-le-Grand pour terminer sa scolarité à l'athénée royal de Bruxelles. Il s'y voit moqué par de « mal disants condisciples bruxellois à cause de son prétendu

¹ Léopold Courouble, *Contes et souvenirs*, Bruxelles, Lacomblez, 1893, p. 133.

² René Bertaut, *Léopold Courouble. Notice bio-bibliographique*, Bruxelles, Brants, 1903, p. 9-10.

accent “fransquillon¹” » (terme désignant « celui qui, dans ce pays [la Belgique], se pique de parler français, imite les manières françaises² »).

Par deux fois, il vit donc la situation d’être identifié comme « autre », non pas à cause d’une méconnaissance de la langue du groupe, mais en raison de ses tournures et intonations, de son inscription singulière dans cette langue. Sa francisation, par un très long séjour en immersion – plus de huit ans –, place Courouble dans un rapport tout autre à la langue d’écriture, en comparaison avec celui des symbolistes francophones de Flandre, pourtant ses contemporains (Van Lerberghe est né aussi en 1861 ; Maeterlinck, un an après). Ces écrivains avaient suivi leur scolarité en français, notamment au collège Sainte-Barbe de Gand, et évoluaient là dans une situation de diglossie, dans une société où deux langues, le français et le flamand, coexistaient, pour des emplois sociaux distincts et hiérarchisés. L’emploi du français pouvait paraître – de façon collective – comme un moyen d’expression emprunté et empreint d’étrangeté, par rapport au flamand qui se parlait dans des échanges familiers. Mais il n’était pas question de stigmatisation de leur maniement propre, individuel, du français, telle que Courouble l’a expérimentée.



M. Leopold Courouble

Illustration (non signée) pour la chronique « Mes lectures », d’Eekhoud, dans *La Réforme*, 1^{er} avril 1900 [Bibliothèque royale de Belgique]

¹ Gustave Vanwelkenhuizen, *op. cit.*, p. 99.

² *Trésor de la langue française*, « Fransquillon ». En ligne : www.stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=16745085; consulté le 30 juin 2022.

La suite de la formation de l'auteur de *Notre langue* est tout à fait classique : études de droit, de 1879 à 1884, puis inscription au barreau de Bruxelles. Mais à la suite d'un revers de fortune familial que Courouble qualifie, sans plus de détails, de « ruine [qui] s'abattit sur [lui] sans qu'il y eût de la faute de personne¹ », il s'engage comme mousse, explore New York et les États-Unis. Il revient ensuite travailler comme avocat et journaliste à Bruxelles ; il publie dans la presse, de 1887 à 1889, puis de 1893 à 1910, des chroniques judiciaires et de courts récits, et fait paraître le recueil *Contes et souvenirs* (1893).

L'appel du lointain s'impose encore en 1889 : Courouble accepte un poste de juge dans le tout nouvel État indépendant du Congo. Il écourtera cependant cette expérience car « des ennuis de santé interrompent sa carrière africaine. Bien que brève, elle hante sa mémoire² ».

LE CYCLE DES *KAEKEBROECK* : UN SUCCÈS QUI FAIT DE L'OMBRE

À partir de 1900, sa carrière littéraire prend son essor, puisqu'il publie *En plein soleil*, inspiré de ses années au Congo, la 2^e édition de *Notre langue*, et *Mes pandectes*, recueil d'anecdotes sur des procès ou des gens de robe bruxellois, préfacé par Edmond Picard. En avril 1900, Georges Eekhoud lui consacre une critique très élogieuse. Il le considère comme un tenant du « réalisme humoristique », et le qualifie d'« esprit charmant, mélange de finesse et de sensibilité³ ».

Qui aime bien châtie bien ! M. Courouble a changé, semble-t-il, ce dicton en un autre plus local : « Qui aime bien se moque bien ! » ou mieux – « zwanze bien ». Mais quel attendrissement dans ses ironies, quelle carresse dans ses caricatures, quelle admiration au fond de ses moqueries⁴.

¹ Léopold Courouble, *La maison espagnole. Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Bruxelles, Lacomblez, 1904, p. 121.

² Paul Delsemme, *op. cit.*

³ Georges Eekhoud, « Mes lectures », dans *La Réforme*, 1^{er} avril 1900, p. 3.

⁴ *Id.*

Dans ce commentaire, Eekhoud encourage aussi Courouble à « donne[r] une suite à ces récits cordiaux et d'une malice pleine de bonhomie éparpillés dans ses *Contes et souvenirs*¹. » Cette incitation sera entendue : Courouble s'engage dans la publication d'un cycle de romans et récits centrés sur les membres et proches d'une famille de commerçants bruxellois : *La famille Kaekebroeck. Mœurs bruxelloises*. Ce cycle, qu'il poursuivra jusqu'en 1927, lui apportera une grande notoriété et un immense succès de librairie. Selon le philologue et critique Louis Quiévreux,

Des dizaines et des dizaines de milliers de personnes ont pris leurs délices dans des livres de Courouble, le seul romancier à succès que nous ayons eu en cet aimable début de siècle².

L'engouement sera tel que *La famille Kaekebroeck* connaîtra jusqu'à quinze rééditions, de 1901 à 1940³.

Les personnages centraux, les jeunes Joseph Kaekebroeck, Adolphine Platbrood, sa fiancée, et Ferdinand Mosselman, son ami, vivent de petites intrigues simples, quotidiennes, qui offrent un cadre à de nombreux dialogues dans lesquels se manifeste un condensé des particularités lexicales, syntaxiques et phonétiques du français parlé par cette communauté bourgeoise bruxelloise. L'on pourrait d'ailleurs considérer que le principal protagoniste, dont le lecteur suit avec avidité les manifestations, est ce parler même – analyse qui vaudra aussi pour *Le mariage de mademoiselle Beulemans*⁴. Ce principe semble alors nouveau, marquant au point que le terme « kaekebroeck » s'emploiera par la suite pour désigner directement cet idiome. En voici un exemple, tiré *Des fiançailles de Joseph Kaekebroeck* :

¹ *Id.*

² Louis Quiévreux, *Léopold Courouble. Les meilleures pages*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1956, p. V.

³ Cf. Gustave Vanwelkenhuizen, *op. cit.*, p. 103.

⁴ Cf. Paul Emond, « Postface », dans Frantz Fonson et Fernand Wicheler, *Le Mariage de mademoiselle Beulemans*, Bruxelles, Communauté française de Belgique, 2015 : « Ne faut-il pas estimer aussi que ce langage bruxellois, le fameux kaekebroeck, est, plus encore que Suzanneke ou son père, le véritable héros du *Mariage de mademoiselle Beulemans* ? Car si on le parle d'un bout à l'autre de la pièce, n'est-il pas vrai également qu'on n'y parle que de lui ? » (pp. 226-227.)

— Un jour, dit Émile Platbrood, j’ai comme ça assisté à une fête de première communion chez De Myttenaere. Au beau milieu du dîner, pardaff [belgicisme signifiant « patatras¹ »] ! Tous les plats par terre ! Ça était quelque chose !!

— Eh bien, on peut être tranquille, certifia Joseph, ça ne saura pas demain².

En outre, l’inscription permanente de régionalismes, dans le récit d’un narrateur extradiégétique, participe tout à la fois d’une démarche de singularisation, d’exaltation d’une identité nationale – Courouble est contemporain et proche d’Edmond Picard, initiateur du mythe de « l’âme belge³ » – et d’une pulsion affective de retour en enfance, de résurrection d’une atmosphère chaleureuse, qui se transmettrait sans la douloureuse nécessité de surveiller et de corriger son langage. L’extrait suivant illustre ce double enjeu :

Alors, M^{me} Van Poppel alluma un flambeau et passa dans la salle à manger. Elle revint bientôt, tenant contre sa poitrine une haute caisse en fer blanc, caisse séculaire et qui avait réjoui tant de générations de petits *sloukkers* [terme brusseleir signifiant « goinfre », de la même racine que le verbe néerlandais « slokken⁴ » : « engloutir »], car elle contenait les bonnes friandises flamandes. Et c’étaient les mastelles, les pains d’amande, les éclairs, les cranskens, les pepernuts, les clippers, l’excellente et innombrable famille des couques, toute la pâtisserie sèche patriciale, tant supérieure à tous les bonbons étrangers⁵ !

Marie Gevers, poétesse qui reprendra le siège de l’auteur bruxellois à l’Académie royale de langue et de littératures françaises de Belgique, souligne d’ailleurs que « Courouble nous a tendu à tous un peu de notre enfance⁶. »

¹ Georges Lebouc, « Bardaf », dans *Dictionnaire de belgicismes*, Bruxelles, Racine, 2006, p. 125.

² Léopold Courouble, *La famille Kaekebroeck*, en ligne : https://fr.m.wikisource.org/wiki/La_Famille_Kaekebrouck/2, consulté le 30 juin 2022.

³ Cf. Marc Quaghebeur, *Balises pour l’histoire des lettres belges*, Bruxelles, Labor, 1998, pp. 47-48 et p. 94.

⁴ Paul Bogaards, « slokken », dans *Le Robert & Van Dale, Dictionnaire français-néerlandais et néerlandais-français*, Paris, Le Robert, 1997, p. 625.

⁵ Léopold Courouble, *La famille Kaekebroeck*, *op. cit.*, en ligne.

⁶ Marie Gevers, « Discours de Madame Marie Gevers », dans *réception de Mme Marie Gevers, Discours de Georges Marlow et de Mme Marie Gevers (séance publique*

Pour évoquer enfin brièvement un autre point qui témoigne de cet attachement ambivalent, corporel et symbolique, à des réalités et mots locaux, il faut mentionner qu'à l'instar de De Coster, Courouble choisit avec soin les connotations associées aux patronymes flamands de ses protagonistes ; il en joue même, sans jamais les traduire ou les expliciter. « Kaekebroeck » allie deux termes flamands courants (dont les graphies diffèrent quelque peu) : « kak » renvoie, dans le registre très familier, à « merde » ; « broek » signifie « pantalon » ou « culotte ». La transposition française donnerait donc « monsieur Culotte à merde ». Seule une compréhension de ce sens infamant permet au lecteur de saisir la présentation initiale du personnage de Joseph : « il avait compris quel serait un jour son état d'infériorité dans le monde, en face d'un monsieur qui s'appellerait par exemple Gilbert de Beau-séant ou Guy de Fessensac¹. »

Certes, pour ce qui concerne ce rapport au parler régional bruxellois, les récits de mœurs des Kaekebroeck ne constituent pas une veine et un type totalement inédits : ils s'inscrivent dans la lignée de diverses œuvres mettant en scène des personnages populaires bruxellois – œuvres dont Paul Aron dresse un passionnant inventaire dans « L'invention du marollien littéraire² ». Pourtant, cette saga leur a offert une ampleur et une tonalité neuves ; elle constitue, selon différents critiques, la source d'inspiration de la pièce qui cristallisera à tout jamais la caricature des riches commerçants bruxellois francophones du début du XX^e siècle : « Innovateur entraînant, Courouble aura des émules, parmi lesquels les auteurs fameux du *Mariage de Mlle Beulemans*³. »

Si le cycle des Kaekebroeck représente une part importante de l'œuvre couroubléenne, la fortune de ces récits a peut-être fait de l'ombre aux autres écrits. La majorité des dernières études consacrées

du 10 décembre 1938), Bruxelles, Académie royale de langue et de littératures françaises de Belgique, 1938, p. 13.

¹ Léopold Courouble, *La famille Kaekebroeck*, *op. cit.*, en ligne.

² Paul Aron, « L'invention du marollien littéraire », dans *Le Carnet et les instants*, n° 186, 2015. En ligne : www.le-carnet-et-les-instants.net/archives/linvention-du-marollien-litteraire/, consulté le 30 juin 2022.

³ Paul Delsemme, *op. cit.*, en ligne.

à cet auteur concernent, en particulier, cette part¹ de son œuvre. Or les textes moins folkloriques, moins « romancés » – tels les récits de voyage, les souvenirs d'enfance, les croquis d'audiences judiciaires, ou encore le parodique traité de bon langage que constitue *Notre langue* – pourraient trouver aujourd'hui un écho plus vif, plus de résonance avec les questionnements contemporains concernant le rapport de l'individu à la norme linguistique, aux jugements et (dé)classifications sociaux associés à certaines formes d'expression, ainsi qu'aux institutions incarnant la norme et la loi.

NOTRE LANGUE : FORME ET STYLES

Comment présenter fidèlement la structure et la teneur d'une œuvre qui se compose de diverses parties, qui salue ou caricature de multiples textes² qu'elle présuppose connus des lecteurs ? *Notre langue* débute par un « Avant-lire », de deux pages, signé « M^e CHAMAILLAC ». L'ouvrage comporte ensuite une préface, de deux pages également, puis une première section introductive intitulée « Notre langue » (six pages), suivie de la section intitulée « Affiche I », aux pages 17 à 20. Les affiches II à V sont aussi précédées d'une brève section introductive, sans intitulé. Les dernières pages comprennent diverses sections hétéroclites : un commentaire conclusif de quatre pages, un appendice, et le récit intitulé *Notre accent*. Les affiches se présentent toutes en deux colonnes dans chacune desquelles figurent vingt locutions en italiques, formant des paires.

¹ Deux mémoires de fin d'études, réalisés en 2017 et en 2018 par des étudiants de l'Université libre de Bruxelles, portaient sur le cycle *Kaekebroeck*. Il s'agissait de *La famille Kaekebroeck de Léopold Courouble, un cycle sous-titré « mœurs bruxelloises » : études des mœurs et de l'évolution d'une famille dans les contextes d'urbanisation de Bruxelles et de phase centrifuge*, de Laure Cuisinier (sous la direction de Laurence Brogniez), et de *Comparaison posturale de Marcel Pagnol et Léopold Courouble à travers leurs sagas familiales marseillaise et bruxelloise*, de David Serckx (sous la direction de Paul Aron).

² Courouble y cite Théophraste, La Bruyère et Swift, et se réfère implicitement à de nombreux manuels de correction du français publiés au XIX^e siècle, pour le public belge (cf. *infra*).

Affiche IV

NE DITES PAS	DITES AVEC ÉLÉGANCE
<i>Il est scherp.</i>	<i>Il couperait une demi-cens en quatre.</i>
<i>C'est ça, non, septante-cinq centimes!</i>	<i>Septante-cinq centimes! Vous avez une tête comme septante-cinq centimes!</i>
<i>A c' l'heure.</i>	<i>Le jor d'aujourd'hui.</i>
<i>Il fait le crâne.</i>	<i>Il fait de son jan.</i>
<i>Il a f... le camp.</i>	<i>Il a pris ses cliques et ses claques.</i>
<i>Elle tient ça comme une loque.</i>	<i>Elle tient ça comme un paquet de sottises.</i>

NL, p. 35. [Archives et Musée de la littérature]

Il est intéressant de commenter le pseudonyme de « Chamailac » : Courouble signait de ce nom volontairement burlesque ses chroniques et articles de presse, depuis la fin des années 1880. Il avait aussi usé du même procédé, en 1893, pour *Contes et souvenirs* : une préface exprimant en apparence le point de vue d'un tiers, en réalité le double de l'auteur lui-même... Par ailleurs, un entrefilet paru le 4 mai 1895 dans *La Réforme* montre bien que l'identité de ce « Chamailac » ne constituait aucun mystère pour les lecteurs : « M. Courouble, dont les chroniques signées M^e Chamailac obtenaient naguère un si vif succès [...] va faire paraître le mois prochain un nouveau livre¹. »

Dans « Chamailac » figure le radical de « chamailler », « combattre l'ennemi » et, dans un sens atténué, « échanger des coups légers ou des paroles blessantes sans raison valable ». Le *Trésor de la langue française* indique que dans ce sens, le verbe s'emploie souvent au mode pronominal et s'applique en général aux enfants. Le terme allie donc des connotations belliqueuses, presque épiques, et des connotations péjoratives, renvoyant à de puériles disputes. De plus, Courouble a associé à ce verbe une finale en « ac », que l'on retrouve dans des

¹ Anonyme, « Chroniques de partout », dans *La Réforme*, 4 mai 1895, p. 2.

termes évoquant le désordre ou le dysfonctionnement, tels que « couac », « vrac », « bric-à-brac »... mais qui termine aussi quelques patronymes et toponymes célèbres : Balzac, Bergerac, Monbazillac...

L'avant-lire prétend proposer le point de vue d'un lecteur de *Notre langue* qui souhaite prendre la défense de l'auteur, et parer une critique que les lecteurs risqueraient d'adresser à l'ouvrage. Chamaillac note, dès la première phrase, qu'il répond là à une demande : « Puisque l'on me presse d'écrire quelques lignes en tête de ces pages¹ » : l'ambiguïté du « on » permet bien sûr de laisser l'identité du demandeur derrière le masque. Il poursuit par des formulations alambiquées, de style précieux, assorties de litotes puis d'hyperboles, ainsi que de références à la culture grecque classique.

Je ne crois pas que l'auteur s'exagère l'utilité de cet opuscule ; sinon, je lui répondrais tout de suite qu'il a, comme Diogène, « roulé son tonneau dans le Cranium » [...].

Mais je crains plutôt qu'il ne s'abuse sur la droiture grammaticale de son commentaire... Et voilà qui serait plus grave. Aussi me tarde-t-il de lui rendre un grand service, en demandant au public d'excuser toutes les négligences qu'on ne manquera pas de relever dans ce petit livre et dont l'écrivain ne se doute même pas².

Courouble suggère ici d'emblée l'aspect ambigu, tortueux voire retors de son entreprise. Il annonce, via la voix de son double farfelu, qu'il suppose que la perception qu'auront les lecteurs ne correspondra pas au projet de l'auteur, puisque celui-ci se trompe et commet, à son insu, des erreurs évidentes.

C'est encore le pressentiment d'un probable malentendu, au sujet du rapport de l'auteur à la langue, qui clôt la section :

Après cela, les bonnes gens prendraient notre linguiste pour un *snob-neus*, « Διοτι λίαν αττικίζεις » comme disait la fruitière de Théophraste, que je ne m'en étonnerais pas outre mesure et n'y verrais aucun mal³.

Même le lecteur qui connaît un peu le dialecte brusseleir ou le néerlandais, et comprend donc le sens très dépréciatif du néologisme

¹ *NL*, p. 7.

² *NL*, pp. 7-8.

³ *NL*, p. 8.

snobneus (formé sur le modèle de *snotneus* : « morveux, -euse¹ »), et qui maîtrise tout en même temps le grec ancien, peut s'égarer dans l'interprétation de cette phrase, à la syntaxe enchâssée et inversée. En outre, cette remarque juxtapose, sans transition aucune, un renvoi à un terme dialectal populaire et une locution en grec classique. Mais tant le terme créé à partir de morphèmes flamands que les propos qui auraient été adressés à l'auteur de la version antique des *Caractères* évoquent l'idée d'une recherche superfétatoire dans la manière de s'exprimer. Les termes grecs mentionnés peuvent en effet se traduire par « c'est pourquoi tu t'efforces de parler dans la variété de langue des Athéniens et des auteurs grecs classiques ».

CONTREFAIRE / CONTRE DIRE LA NORME ; RÉSISTER À L'INTERPRÉTATION

La même tonalité oxymorique, mêlant emphase mégalomaniacque et humble *captatio benevolentiae*, se retrouve dans la préface. L'auteur y emploie aussi un terme caractéristique du dialecte brusseleir, « zinne », pour présenter son projet :

Il m'est subitement venu un désir bizarre, une zinne [idée fantasque, envie singulière et étrange] violente, de composer quelques chroniques didactiques, c'est-à-dire des chroniques pleines de bon sens, des chroniques qui enseigneraient au moins quelque chose et laisseraient dans l'esprit du lecteur étonné, en même temps qu'une admiration profonde pour mon jugement, l'impression d'un petit effort vers les perfections idéales².

L'accumulation d'hyperboles et de termes d'insistance constituant une des marques d'une énonciation ironique³, le lecteur peut percevoir que l'auteur se distancie en réalité de ce portrait infatué d'un professeur qui détiendrait le savoir ultime et condescendrait à le révéler au lecteur. L'antiphrase offre un masque, qui reprend en miroir ce qu'avancait M^e Chamaillac aux pages précédentes.

¹ Paul Bogaards, « snotneus », dans *Le Robert & Van Dale, op. cit.*, p. 631.

² *NL*, p. 9.

³ Cf. Florence Mercier-Leca, *L'ironie*, Paris, Hachette, 2003.

En effet, Chamailac semblait craindre que le lectorat reproche à l'ouvrage de rechercher une « pureté » excessive, de manifester une arrogance insoucieuse de ses « négligences ». Ensuite, dans sa préface, l'auteur avoue s'inquiéter de ne pas parvenir à écrire de façon suffisamment « belge » et commune :

vous verrez dans quelle langue nette, précise, excellemment belge, je saurai m'exprimer, si bien que « me lire » cessera d'être une véritable préparation à l'ésotérisme.

[...] Car on ne doit pas s'y tromper : écrire comme tout le monde, rien n'est si difficile ; je pense même que c'est un don précieux que possèdent seulement de très rares personnes.

Mais il suffit qu'il s'agisse d'un tour de force pour que je le tente. Et même, je vais l'essayer aussitôt, devant l'indulgence des lecteurs¹.

L'auteur annonce par ailleurs que son projet constitue « une sorte d'essai de rupture avec “la blague” – impopulaire et stérile dans ce pays très pluvieux². » Si le lecteur ne peut encore saisir toute la saveur humoristique de cette déclaration, à cette étape de sa progression dans l'ouvrage, il l'appréciera pleinement lors de la découverte des sections « Affiche ».

La proposition des affiches apparaît dans la section intitulée « Notre langue », après une diatribe à l'encontre du français parlé à Bruxelles : « notre langue bruxelloise, lente et tardive comme la Senne, charrie des mots épais, noirs, des figures malsaines et triviales, des agrégations de vocables boueux et putrides³ ». L'auteur suggère de « netto[yer] cette syntaxe d'Augias » grâce à un affichage généralisé de messages de correction linguistique – des publicités pour un langage pur –, assorti d'une obligation de lecture et d'apprentissage pour tous, et d'un examen « devant un jury sévère [...], hérissé de pensums et d'amendes contre ceux qui ne sauraient rien du tout⁴. »

L'auteur revient dans les paragraphes suivants à une posture plus modeste, hésitante face aux doutes que peut faire surgir l'ampleur d'une telle entreprise. Courouble écrit en effet clairement cette section

¹ *NL*, p. 10.

² *NL*, p. 9.

³ *NL*, p. 13.

⁴ *NL*, p. 14.

en ayant à l'esprit les introductions de différents guides de « bon » français rédigés à destination des locuteurs belges. Ce type d'ouvrages se publiait depuis le début du XIX^e siècle et s'écoulait toujours à de très nombreux exemplaires. Ce genre d'écrits¹ commence toujours par un avant-propos justifiant la nécessité de l'ouvrage, face à l'incorrection généralisée des tournures employées par les francophones de Belgique. En voici deux exemples, datés de 1860 pour le premier, et de 1928 pour le second :

ces manuels [...] s'adressent à des personnes qui ont à se corriger des défauts originels de terroir ? Ce n'est pas assez, à notre sens, d'apprendre à bien parler et à bien écrire ; il faut encore, et avant tout, désapprendre à mal parler et à mal écrire².

Cependant il faut l'avouer, nous parlons mal, nous parlons très mal. Nous sommes influencés par le wallon et par le flamand. Des expressions wallonnes et flamandes se sont glissées dans notre français. Nous devons tâcher de nous en défaire³.

Le bref traité de Courouble tourne en dérision ces ouvrages qui, inlassablement, invitaient, invitent et inviteront leurs lecteurs à faire acte de contrition, à expier ensemble leurs « défauts originels » d'expression. Courouble imite leur ton hyperbolique et catastrophiste ; il semble adhérer à leur hypothèse d'une indispensable correction de la langue. Mais à la page suivante, il évoque l'incertitude, le doute qui peut saisir **quiconque prétendrait détenir la vérité de la langue** :

Certes, la composition de ces affiches syntaxiques ne serait point facile ; un tel travail exigerait une grande délicatesse.

¹ Pour une présentation plus détaillée de toutes les publications de ce type parues entre 1806 et 1950, voir Marcel Paquot, « Conceptions provinciales du “Bon usage” », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°14, 1962, pp. 95-112.

² Abbé Carpentier, « Préface », dans *Dictionnaire du bon langage*, Liège, Grandmont-Donders, 1860, p. 3.

³ Louis Quiévreux, « Préface », dans *Flandricismes, wallonismes et expressions impropres dans la langue française, par un ancien professeur, Édition revue et mise à jour par Louis Quiévreux*, Anvers-Bruxelles, Moorhamers Frères, 1928, pp. 8-9.

Il faudrait un intelligent nettoyeur, un trieur profondément érudit et prudent. [...]

Mais quel homme, encyclopédique jusqu'au prodige, rempli de science, ou mieux de l'omniscience, oserait oser une tâche si utilement grandiose ? Et puis, quel homme assez sûr de lui-même¹ ?

Courouble raille ainsi gentiment ces pourfendeurs de vicieux régionalismes. Sa résistance aux tentatives d'annihilation des variantes régionales du français de Bruxelles s'inscrit dans un réflexe de l'esquive développé pour échapper à l'étiquette par laquelle il se trouvait réduit, identifié à cause de ses manières de parler, durant sa jeunesse.

Sans doute retrouve-t-on là un effet de la « vision nordique », faite de « révérence particulière pour le romantisme allemand [et de la] transposition de techniques littéraires germaniques² » ; mais il s'agit aussi d'une dimension singulière de l'œuvre de Courouble. Lorsque, dans *Mes pandectes*, il fait parler M^e Chamailac, son double, à propos de son propre tempérament, il note : « j'ai une pente naturelle vers la mélancolie (ce qui est d'ailleurs très chouette !)³ ». Impossible pour lui de révéler une facette de son être sans tout de suite contredire cette étiquette par un commentaire détaché, une incise oxymorique.

Oscillation et contradiction traversent tout autant les trois dernières sections de *Notre langue*. Dans la section conclusive, l'auteur annonce avec emphase en avoir fini (« Je m'arrête, ma tâche est terminée. [...] Je laisse ma blouse tranquille dans la colle de pâte – dans la *pappe* !⁴ » [terme brusseleir signifiant « bouillie »], mais il ajoute un appendice, et un autre récit. Il y relate également une anecdote qui témoignerait du fait que le public suit déjà ses prescrits, mais l'expression employée dans l'anecdote correspond à la forme condamnée par les affiches.

Lundi dernier, plongé dans un voluptueux recueillement, j'écoutais les *Maîtres chanteurs*, quand une dame et une jeune fille, placées derrière moi, se mirent à chuchoter. [...]

Tout à coup apparut le laid Beckmesser.

¹ *NL*, pp. 14-15.

² Jean-Marie Klinkenberg, *Périphériques Nord*, Liège, éditions de l'université de Liège, 2010, p. 43.

³ Léopold Courouble, *Mes pandectes*, Bruxelles, Lacomblez, 1900, p. 192.

⁴ *NL*, p. 41.

— Oh ! fit la dame, c'est qu'il ressemble à l'oncle Charles comme deux gouttes d'eau !

— Mais maman !! s'écria aussitôt la jeune fille d'un ton de reproche, dites avec élégance : c'est l'oncle Charles tout craché¹ !

Cependant, dans l'affiche I, le lecteur avait pu lire, dans la colonne intitulée « NE DITES PAS » : « *C'est son père tout craché*². »

DE LA RÉSISTANCE AU FIGEMENT DU LANGAGE PAR LE LANGAGE DE L'HUMOUR : DUPLICITÉ ENTRE ADHÉSION ET SUBVERSION

Notre langue a surtout retenu l'attention pour les cinq sections « Affiche » ; et les commentateurs tirent parfois, d'une lecture limitée à celles-ci, la conclusion que le principe de l'ouvrage consiste en un renversement ironique, en un usage de l'antiphrase dont l'inversion s'opèrerait toujours dans la même direction. Gustave Vanwelkenhuyzen note que le relevé des « expressions du cru », dans *Notre langue*, constitue une

proposition ironique, [...] car, en regard d'une colonne intitulée *Ne dites pas*, une autre titrée *Dites avec élégance* s'inspire du même patois en renchérisant, au profit du pittoresque, sur le premier barbarisme³.

Marc Quaghebeur mentionne aussi *Notre langue* comme un « ouvrage ironique », dans lequel l'auteur recommandait « de choisir comme forme élégante celle que proscrit le bon usage français⁴ ».

Or plusieurs éléments échappent à cette conception d'une logique de « renchérissement », d'une hiérarchie claire entre les formes classées dans la colonne de gauche ou dans celle de droite, pour ce qui concernerait le rapport à une norme linguistique française « pure ». Dans l'affiche II, à la page 24, le lecteur lit par exemple :

¹ *NL.*, pp. 43-45.

² *NL.*, p. 18.

³ Gustave Vanwelkenhuyzen, *op. cit.*, p. 100.

⁴ Marc Quaghebeur, « Langue, histoire et littérature en Belgique francophone, des origines à la belgitude », dans *Études littéraires*, n° 49 (2-3), 2020, p. 24.

NE DITES PAS	DITES AVEC ÉLÉGANCE
<i>Vous voulez me zwan- ser.</i>	<i>Vous voulez tenir le fou avec moi.</i>
<i>Il touche du piano.</i>	<i>Il joue le piano.</i>
<i>Je l'ai causé.</i>	<i>Je l'ai parlé.</i>
<i>Je dois parler mon- sieur.</i>	<i>Je dois causer mon- sieur.</i>

L'auteur ne conteste en rien l'emploi de « causer » ou « parler » sans préposition, et se contredit joyeusement puisqu'il ordonne d'abord de substituer « parler » à « causer », puis interdit « parler » au profit de « causer ». Par ailleurs, certaines formulations mentionnées dans les listes constituent certes des expressions familières, mais qui ne relèvent pas uniquement de variantes idiolectales bruxelloises ou belges : « Il s'est fait chic » devrait être banni pour laisser place à « Il s'est mis sur son trente-et-un¹ » – expression dont le *Trésor de la langue française* mentionne pourtant l'usage courant au XIX^e siècle².

La composition de *Notre langue* résiste donc à une interprétation unique et cohérente, à une saisie univoque. Il ne s'agit pas d'une démarche purement ironique, qui donnerait accès à sa signification véritable par une simple opération d'inversion ou de déplacement du sens. La recherche de Courouble vise un enchevêtrement de contradictions et d'esquives permanentes, un jeu d'éclatement de la norme et du sens en de multiples reflets, parfois inversés, parfois déformés. Il a construit ce dispositif, ce piège auquel est pris le lecteur qui considère l'auteur de *Notre langue* comme un puriste masqué sous l'ironiste – interprétation qui a conduit à considérer que « Courouble amusait en exhortant à parler mieux³ » ou qu'« il combatta[it] les vices de ce dialecte (voyez *Notre langue*), [...] une langue issue d'une horrible et tumultueuse hybridation germano-latine⁴ » –, alors que l'œuvre propose en fait un rapport bien plus complexe à la langue française.

¹ *NL*, p. 23.

² Cf. *Trésor de la langue française*, « Trente(-)et(-)un ». En ligne : stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=651774135;, consulté le 30 juin 2022.

³ Marcel Paquot, *op. cit.*, p. 108.

⁴ Louis Quiévreux, *Léopold Courouble. Les meilleures pages*, *op. cit.*, p. XII.

Si Courouble écrit les récits, chroniques, romans et nouvelles qui composent le reste de son œuvre avec une préoccupation constante pour le raffinement des choix lexicaux et des structures de phrases, il n'est pas possible de le caractériser comme un puriste hanté par le respect d'une norme, d'un langage parfait et figé. La double stigmatisation de son rapport à la langue française, durant son enfance et sa jeunesse, l'a trop marqué pour qu'il prenne le parti d'une seule et unique variété. Sa démarche, dans *Notre langue*, ne s'apparente pas à un procédé de subversion ironique, mais bien plus à une forme de résistance humoristique.

Françoise Proust définit le concept de « résistance » en distinguant celle-ci de « l'indignation », de « la réticence » ou de la « révolte ». Au lieu de se limiter à une opposition, à un rejet strict, l'entreprise de résistance se laisse atteindre par l'opposant, cherche à l'imiter pour mieux en détourner le cours :

Une résistance modifie insensiblement sa position, réactive, de répondant en posture active, de réplique, de riposte et de rétorsion [...]. Une telle invention demande de la stratégie : un art de l'emprunt, du mime et des doublures¹.

Et, plus loin, elle se fonde sur Spinoza pour observer que

plutôt que de se lamenter et d'imputer à nos ennemis (l'État ou un pouvoir quelconque) la responsabilité de notre impuissance, on cherchera à multiplier les occasions d'agencer des dispositifs ingénieux destinés à résister à ce qui amoindrit notre puissance².

Enfin, elle associe la résistance au dédoublement paradoxal qui fait « coexist[er] un côté droit et un côté courbe, [...] un ici et un là-bas, un aujourd'hui et un temps inconnu à venir », et qui « décline moins l'équivocité que la duplicité³. »

À la lumière de ces réflexions, il paraît clair que *Notre langue* constitue une démarche de résistance. L'œuvre déstabilise tant les représentations du français parisien comme idéal absolu, à l'aune duquel toujours se corriger, que le principe de locutions et manières de parler qui garantiraient

¹ Françoise Proust, *op. cit.*, p. 12.

² *Ead.*, p. 40.

³ *Ead.*, p. 182-183.

l'appartenance du locuteur à une communauté déterminée. Il s'agit aussi d'une forme de résistance langagière que l'on peut définir non comme de l'ironie, qui inverserait simplement propos et sens visé, mais bien comme de l'humour, car l'ironie nous semble critiquer ce qui est, tandis que l'humour propose ce qui n'est pas ; la référence du discours humoristique est ludique, décalée, imaginaire – obéit à une déconstruction du monde, du moins à une déréalisation¹.

Le qualificatif « humoristique », qu'Eekhoud attribuait dès 1900 à Courouble, réapparaît d'ailleurs dans la notice du *Dictionnaire des écrivains belges*² (1930) consacrée à l'auteur bruxellois, alors célèbre pour ses récits de mœurs.

D'autres textes que *Notre langue* permettent au lecteur de Léopold Courouble de retrouver ce principe de la résistance par décalage plaisant. Il faut notamment lire en ce sens le passage de *Profils blancs et frimousses noires* où Courouble raconte jouer les infirmiers pour des porteurs indigènes, et faire face à un « commandant ironique » qui lance, d'un ton de supériorité raciste : « ils sont passionnés de drogues ces gaillards-là ! À tous il faut donner quelque chose. » Le narrateur semble ne pas s'y arrêter, mais clôt le récit par un renversement duplice, tout en suggestion :

Et tandis que je m'applique à replacer les flacons et fioles dans leurs casiers :

– Attendez, dit le chef, je prendrais bien aussi un petit « comprimé » de n'importe quoi. Ça ne peut pas faire de mal³...

Ce passage place le lecteur face à une contradiction, qui subvertit la vision et l'interprétation qui lui avaient été présentées jusque là, tout comme les paires de locutions épinglées dans les affiches de *Notre langue*, ou comme les hésitations et contradictions dont fait constamment part l'auteur dans les commentaires introductifs de ce même

¹ Florence Leca-Mercier et Anne-Marie Paillet, « Éléments de définition », dans Florence Leca-Mercier et Anne-Marie Paillet (éds.), *Le sens de l'humour. Style, genre, contextes*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2018, p. 23.

² Eugène De Seyn, « Courouble », dans *Dictionnaire des écrivains belges. Bio-bibliographie, Tome premier*, Bruges, Excelsior, 1930, p. 261.

³ Léopold Courouble, *Profils blancs et frimousses noires. Impressions congolaises*, Bruxelles, Lacomblez, 1900, p. 24.

ouvrage. Cette ambivalence interprétative, ce jeu avec les apparences et le sens constitue le fondement de la posture de résistance : elle trouble son adversaire comme ses proches, elle se dérobe, se décale face aux tentatives d'appréhension, mais se tient aussi ferme sur ses positions. Le verbe *résister* dérive d'ailleurs du latin *sistere*, qui signifie « se placer, s'arrêter¹ ». Pour le philosophe Daniel Bensaïd, qui a poursuivi la réflexion de Françoise Proust dans *Résistances. Essai de taupologie générale*, la résistance présente un « lien de parenté avec notre amie la taupe. Elle creuse avec patience galeries et catacombes. Elle mine [...] le lourd édifice des dominations² » et en devient « indissociable de ce qui lui fait face et de ce qui lui fait obstacle³. » Une démarche de résistance à une contrainte, à une norme externe constitue une esquivance face à toute saisie interprétatoire, qui voudrait inscrire un individu ou une œuvre dans une catégorie unique et uniforme.

Résister aux étiquettes et aux jugements de stigmatisation par rapport à son inscription dans le langage, à sa manière de s'exprimer, voilà un trait qui a assurément guidé l'écriture de Léopold Courouble, cet auteur à la fois si distant et si « épris [...] des excellentes gens dont il affecte, comme on dit à présent, de se payer la tête⁴. » Même de l'épithète « bon Brusseleer », qu'il considère comme un « qualificatif aimable » que quelques « écrivains délicats » ont voulu lui décerner, il déclare :

Il y a en elle un peu trop d'alliage à mon gré. Je la décline avec modestie ; je n'en suis pas digne.

Et j'ai le droit, je pense, de ne la point mériter⁵.

¹ *Trésor de la langue française*, « Résister ». En ligne : [www.stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3994131045](http://www.stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3994131045;), consulté le 29 juillet 2022.

² Daniel Bensaïd, *Résistances. Essai de taupologie générale*, Paris, Fayard, 2001, p. 38.

³ *Id.*

⁴ Georges Eekhoud, « Préface », dans Léopold Courouble, *Pauline Platbrood*, Bruxelles, Lacomblez, 1904, p. 14.

⁵ Léopold Courouble, *La maison espagnole. Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, op. cit., p. 119.